

**Zeitschrift:** Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung  
**Herausgeber:** Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat  
**Band:** 4 (1928-1929)  
**Heft:** 13

**Artikel:** La Mobilisation  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-710550>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 22.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

C'est une grande chose qui s'accomplit ainsi, c'est un courageux sacrifice que consentent ces hommes pour leur patrie. Il faut, pour l'inspirer, un idéalisme actif et une grande joie dans l'accomplissement du devoir.

Déjà, pour devenir sous-officier, des services supplémentaires sont nécessaires et l'on doit une grande reconnaissance à ceux qui s'astreignent à les accomplir. On demande beaucoup plus au lieutenant qui, très souvent, est retardé dans sa carrière civile, à son détriment et à celui de sa famille.

Mais l'écart est plus considérable encore entre ce grade et les grades supérieurs ; pour les capitaines l'effort supplémentaire demandé est de trois mois, puis ensuite, chaque année, ce sont pour lui environ six semaines qu'il doit consacrer à l'armée ; il faut tenir encore compte du travail militaire qui lui est imposé en dehors du service : ce travail est gratuit ; parfois même, il exige de lui des sacrifices financiers.

A côté de ce travail technique pour entretenir son instruction, on exige de lui un travail administratif considérable, également gratuit. Et je laisse de côté ce que

chacun entreprend pour maintenir son entraînement physique : équitation, ski, alpinisme.

Ce n'est que grâce à cette activité dévouée qu'on a pu donner à notre armée des cadres dont la capacité est reconnue par les professionnels étrangers et qui acquièrent la confiance de leurs subordonnés. Tout cela résulte de la fidélité au devoir de nos officiers, de leur haute conception de l'idée de patrie. Si cet esprit de sacrifice venait à diminuer, notre système de milices serait en danger.

Nos entreprises industrielles et commerciales devraient s'en convaincre chaque jour davantage, et faciliter de toutes leurs forces l'avancement militaire de ceux qui sont placés sous leur direction.

Il me paraît de mon devoir — à moi, officier de carrière — de rappeler cela aujourd'hui à notre population, et de dire à nos officiers de milices combien nous apprécions leur activité inspirée par leur dévouement au pays.

Ainsi agissent déjà les meilleures et les mieux inspirées d'entre elles ».

Colonel Ed. Wildbolz.

## La Mobilisation

Journal d'un soldat du bataillon 15 (7<sup>me</sup> Régiment d'infanterie).

Lundi, 17 avril 1915.

A 1 h. 30 déjà, l'on vient nous réveiller. Il faut se dépêcher de plier bagages et se préparer à partir. Il fait un froid vif, la chaussée est gelée. A 3 heures, nous partons dans la direction de Courchavon où l'on rejoint la 3<sup>me</sup> compagnie qui nous attendait sur la route. Le trajet continue dans de très bonnes conditions sur Porrentruy que nous traversons vers 4 heures. Nous passons ensuite Alle et Miécourt. A 5 h. 30, le jour commence à poindre et nous avons fait déjà bien des kilomètres. Voici Charmoille, beau et grand village que nous traversons d'un bon pas, au roulement des tambours. A la sortie du village, nous faisons halte pour toucher le chocolat que les cuisines nous ont préparé pendant le trajet.

Nous reprenons notre marche et arrivons au poste-frontière de Solis. Ce coin nous intéresse tout particulièrement. A droite, tout près, il y a le poste et la sentinelle suisses ; à gauche, sur la route aussi et en face de la nôtre, se trouve la sentinelle allemande. Le contraste est frappant. Deux fermes importantes ne sont séparées que par le chemin et sont pourtant de nationalité différente. Un peu plus loin, l'on passe près du poste allemand de la petite Lucelle, où se trouve l'Hôtel des Bains du même nom, ainsi que le petit lac où de nombreux canards prennent leurs ébats. Tout proche, se trouve à notre droite, la douane suisse, où se tiennent deux agents douaniers en tenue. Peu après, la 3<sup>me</sup> compagnie quitte la colonne pour aller à Pleigne, village qui

lui est assigné ; à peu près en même temps, nous avons rencontré le bataillon 90 qui était cantonné depuis trois semaines à Bourrignon et dont les hommes n'avaient pas l'aize fâché de pouvoir quitter cette localité. Nous montons la rampe raide et zigzagante qui conduit à ce village. Le temps frais et clair de ce matin s'est brouillé depuis 9 heures et maintenant, il neige de nouveau.

Nous rentrons à Bourrignon, contents de voir la fin de notre trajet, mais non enchantés du but choisi. La population montre très peu d'empressement à nous loger et il faut, comme à Beurnevésin, faire oeuvre de patience pour arriver à se caser convenablement. Enfin, nous arrivons au bout de la besogne et nous pouvons bientôt dîner dans les cantonnements. L'après-midi, nous nous occupons de notre installation. A 5 heures, soupe et déconsignation. Nous constatons avec plaisir qu'il y a un Foyer du Soldat dans ce village, et c'est évidemment à cet endroit que vont nos préférences. Aussi, le local se trouve rapidement insuffisant.

Mardi 18 avril.

Lever à 6 heures. La journée débute par un temps détestable, froid et pluvieux. Les compagnies 2 et 3 font des exercices divers. Dans la matinée, la 3<sup>me</sup> compagnie est inspectée par le major Diesbach. Les signaux du bataillon, au nombre de six, sous le commandement du caporal Broillet, se sont divisés en deux détachements de trois hommes et, attachés à chacune des deux compagnies, se mettent en communication et se



« Löw-Schuhe »  
Sind Dir treue Kameraden



transmettent les dépêches. De leur côté, les téléphonistes, au nombre de quatre, s'occupent d'établir la ligne qui doit relier les deux compagnies entre elles et avec le bureau de régiment. Le travail de cette installation, commencé vers huit heures, est terminé déjà à midi. On ne saurait trop apprécier l'utilité du téléphone de campagne, qui rend les plus grands services aux unités en les mettant en relations, à toute heure du jour ou de la nuit, avec les États-Majors et troupes de toutes armes.

J'ai remarqué aujourd'hui que les habitants de Pleigne sont amplement fournis en eau et lumière électrique, tandis qu'à Bourrignon, on ne connaît pas cela.

et fortifiée par le régime militaire et le travail en plein air. Mais combien d'autres, par contre, ont contracté, par suite d'un refroidissement, une maladie incurable.

Jeudi 20 avril.

Réveil à 6 heures. Dans la matinée, les deux compagnies sont rassemblées à mi-chemin de Pleigne et de Bourrignon. Elles font des exercices de section et de compagnie. Ensuite, arrivent le colonel brigadier de Perrot, le major Diesbach et un officier du Régiment. Le major examine attentivement le travail des sections et fait ses observations aux chefs de celles-ci ou de



Akrobatik.

(Hohl, Arch.)

Acrobatie.

Pour nous laver et nous approvisionner d'eau l'on est obligé d'aller au moins à dix minutes du village. De plus, lorsque la nuit est sombre, il est bien difficile de suivre le chemin pour rentrer dans nos cantonnements; d'éclairage extérieur, point. Il faut marcher avec précaution si l'on ne veut pas aller donner en plein contre un tas de fumier. Bourrignon est à 771 mètres d'altitude. Je ne m'étendrai pas sur les particularités du village et de ses habitants, je dirai seulement qu'il nous a laissé une fort mauvaise impression.

Mercredi 19 avril.

Diane à 6 heures. Dès 7 h. 30, les deux compagnies s'adonnent aux exercices habituels. Le temps est franchement détestable et c'est avec satisfaction que nous voyons arriver l'heure de la rentrée au cantonnement. Nous mettons immédiatement nos fourneaux en action pour sécher nos vêtements trempés. Cette semaine est la Semaine Sainte, mais elle débute bien mal. Au lieu du réveil printanier de la nature qui caractérise ordinairement la semaine de Pâques, c'est une seconde édition de l'hiver que nous avons maintenant. Aussi, par un temps pareil, notre place serait au cantonnement, et non à l'exercice, où l'on risque de récolter des refroidissements souvent dangereux. Malgré le bulletin médical de l'armée qui paraît chaque semaine, et qui annonce que «l'état sanitaire des troupes en campagne ne donne lieu à aucune remarque spéciale», nous ne serions pas étonnés de voir, par un temps pareil, les infirmeries et les hôpitaux bondés. Nous avons pu constater, chez nombre de soldats, que la santé s'était aussi améliorée

compagnie. Sans être trop sévère, il exige dans chaque travail de la bonne volonté, de l'ordre et de l'exactitude. Ce matin, après l'inspection, il ne cacha pas sa satisfaction pour le travail de nos deux compagnies.

Vers 11 h. 30, nous rentrons pour dîner. L'après-midi est employée au rétablissement. Depuis que nous sommes dans ce secteur, le ravitaillement se fait par camion. Chaque jour à onze heures, il nous amène courrier, provisions, équipements, munitions, le tout venant de Délémont. Nous sommes déconsignés comme de coutume à 5 h. 30. Vers dix heures du soir, nous apercevons de nombreuses petites clartés dans les alentours. Ce sont nos signaleurs, groupés en exercice de division, qui effectuent leurs communications entre les différentes unités et qui sont répartis sur toutes les hauteurs qui se trouvent dans le secteur de la division. Au moyen de leurs puissants petits projecteurs à acétylène, nos signaleurs se transmettent parfaitement et à de longues distances, n'importe quelle communication, pourvu que le brouillard ne vienne pas entraver les opérations. Notre groupe du bataillon 15 est posté sur le sommet des Orçons. Le temps, beau dans la journée, n'a pas daigné se maintenir dans la nuit et la pluie et le vent rentrent en scène.

Vendredi-Saint, 21 avril.

La diane a lieu à 7 heures seulement, en raison de cette journée, qui doit être chômée. Après le déjeuner, nous nous occupons de travaux d'intérieur. On va aussi trouver le sergent-major afin de remplacer nos effets usés par du matériel en ordre. A Bourrignon, le culte est

facultatif pour l'état-major et la compagnie 2, tandis qu'à Pleigne la compagnie 3 assiste en corps à la cérémonie dans l'église de la localité. Le temps est au beau aujourd'hui, et les chemins sèchent rapidement. Dans l'avant-midi, la section qui était aux avants-postes de la Petite Lucelle rentre à l'unité. Elle est remplacée par une section de la 3<sup>me</sup> compagnie. A 11 h. 30, l'on dîne. Notre menu est composé de potage aux pois, du poisson et des haricots. Après le repas, nous sommes déconsignés avec défense de sortir du rayon de la compagnie, sauf pour ceux qui veulent monter sur les hauteurs voisines et profiter du temps clair pour jeter un coup d'œil sur l'Alsace en guerre. L'on rentre vers 5 h. 30.

Nous lisons dans les journaux que la Suisse vient de prendre livraison des canons de 15 cm. qu'elle a commandés à l'Allemagne. Elle reçoit presque en même temps les canons de 12 cm. commandés en France, au nombre de 12 pièces. Notre pays affrète encore des navires afin d'assurer le transport des marchandises qui nous viennent d'Amérique. Un ordre de division spécifique que dorénavant nos officiers d'infanterie, à pied, ne porteront plus le sabre, mais la canne. De plus, ils porteront comme auparavant le ceinturon avec le pistolet et la sacoche des cartes géographiques. Les officiers montés auront leur sabre accroché à la selle et porteront également sur eux pistolet, sacoche et ceinturon. On commente de diverses manières cette innovation. On estime que la canne n'est pas précisément militaires et des loustics assurent que l'on ne tardera pas à voir arriver le parapluie(!). On trouve surtout que nos officiers ressemblent plutôt à des touristes qu'à des soldats lorsqu'ils sont munis de la canne. Mais l'expérience nous apprendra que celle-ci a une réelle utilité dans notre vie militaire.

Samedi 22 avril.

Pendant la matinée, les deux compagnies vont à l'exercice. Les signaleurs des différentes unités sont en contact sur les hauteurs. Les groupes de téléphonistes vérifient de leur côté le bon fonctionnement de leurs lignes et des appareils en faisant chaque jour le trajet de leur parcours. Le temps est favorable ce matin, mais il se gâte de nouveau dans l'après-midi et la pluie vient nous tenir compagnie. Ne pouvant donc rester dehors après la déconsignation, nous prenons d'assaut le Foyer du Soldat où nous lisons avec beaucoup d'intérêt les journaux.

Ceux-ci nous disent que devant Verdun, la lutte est intense et que les Allemands laissent énormément de

morts, blessés ou prisonniers. Les rapports entre l'Allemagne et les Etats-Unis sont de nouveau tendus par le fait que l'Allemagne continue sans relâche sa guerre sous-marine, attaquant à chaque instant des navires neutres et sans défense. L'Amérique a même adressé à Berlin un ultimatum en date du 19 avril et les relations diplomatiques entre ces deux pays sont à la veille d'être interrompues. En Angleterre, on discute au Parlement de la question du service obligatoire. La Hollande se fortifie contre l'Allemagne. Dans tout l'empire allemand, la situation économique s'aggrave, ainsi qu'en Autriche. Les gouvernements de ces deux pays prennent des mesures et conseillent au peuple la plus sage économie. Chez les Alliés, où la situation est pourtant moins grave, l'on conseille aussi l'économie en toutes choses, l'absence de luxe et de tout superflu, de façon à faire des réserves en vue d'une longue guerre. On agit de même dans les pays neutres et en Suisse. Le journal nous apprend encore que de nombreux procès d'espionnage en faveur de l'Allemagne sont en cours dans notre pays. Il faut constater que cette activité d'agents allemands ayant à leur solde quelques ressortissants suisses peu délicats, ne contribue pas à augmenter notre honneur à l'étranger. Nos tribunaux chargés de liquider ces affaires louches ne seront jamais assez sévères pour y mettre fin.



«Wie häässst au das Dorf, womm'r jetz döre marschiered, Jokeb?» — «I wääss es gwöss nüü, Baartli. Aber de Chöppe a vo de Wybere, wo zon'n Feeschtere uselueget, sömm-m'r weleweg nüü im Schönebüehl.»

— Ein internierter französischer Soldat fragte auf dem Herisauer Markt eine Obsthändlerin: «Wie viel gibt sie für ein «sou»?» — «För e Suu chascht gad alls mitenand haa.»

## Offiziersuniform

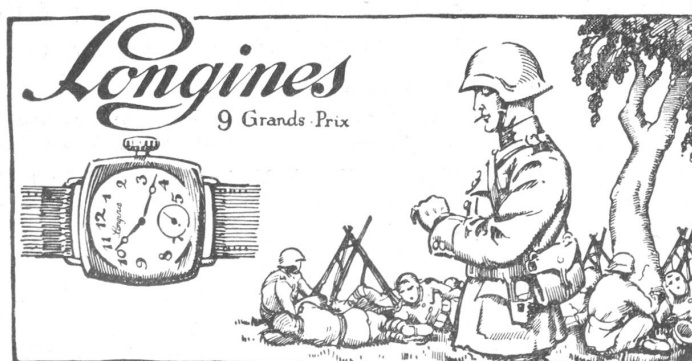
für mittlere Grösse

Ad.

**billig zu verkaufen.**

Anfragen an die Exped. des Schweizer Soldat.

Die  
Weltmarke  
—  
Elegant  
Genau



Durch  
die besseren  
Uhrengeschäfte  
zu beziehen